

**Lettres québécoises**  
La revue de l'actualité littéraire



**Fadette**  
Journal d'Henriette Dessaulles (1874-1880) ou l'ambivalence vécue

Patrick Imbert

Numéro 24, hiver 1981-1982

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40212ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Imbert, P. (1981). Compte rendu de [Fadette : journal d'Henriette Dessaulles (1874-1880) ou l'ambivalence vécue]. *Lettres québécoises*, (24), 70-72.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1982

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

**é**rudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

## Fadette

### *Journal d'Henriette Dessaulles (1874-1880)* ou l'ambivalence vécue



Henriette à quatorze ans.

Relire le *Journal d'Henriette Dessaulles*, classifié dans les bibliothèques sous le nom de son mari (Saint-Jacques), c'est vivre une expérience, jour après jour ou semaine après semaine, et se retremper dans l'atmosphère intellectuelle et dans l'existence quotidienne d'une famille bourgeoise du dernier quart du 19<sup>e</sup> siècle. Le *Journal* englobe la période 1874 à 1880. C'est donc à 14 ans qu'Henriette commence à écrire. Elle s'arrête en 1880 quand elle réalise son vœu le plus cher, celui d'épouser Maurice Saint-Jacques qu'elle aime depuis l'âge de 14 ans, justement. On n'ignore pas qui est Henriette Dessaulles. Son père Georges Casimir Dessaulles (frère de Louis Antoine, rédacteur du *Pays*) est maire de Saint-Hyacinthe, ville fortement influencée par les idées libérales. C'est dans cette ville de 5000 habitants que fut créé en 1853 un cabinet de lecture lié à l'Institut canadien, cet institut « impie » contre lequel vitupérait régulièrement Monseigneur Bourget.

C'est dire qu'Henriette a de qui tenir, qu'elle baigne dans une atmosphère intellectuelle où l'esprit critique est aiguisé. À l'époque, cet esprit est l'apanage d'un certain nombre de membres des professions libérales ou de la bourgeoisie marchande. Le raisonnement et la remise en question, bien éloignés du stéréotype cautionné par Henriette elle-même, à 20 ans, et voulant que l'homme soit plus rationnel et la femme plus sentimentale (p. 306) (caution liée à l'ambivalence d'Henriette dont nous allons parler), se mani-

festent très nettement, chez cette forte personnalité que l'on tente, malgré tout, de brimer, comme toutes les jeunes filles de l'époque (de l'époque seulement ??), en la maintenant dans un carcan de règles bien plus nombreuses et bien plus strictes que pour les enfants mâles : « J'ai tout de même attrapé une bonne petite gronderie injuste. Hier soir, maman me demande : 'Comment prêche-t-il ce prédicateur ?' Stupidement, 'il crie et veut nous faire croire que nous sommes toutes en voie de nous damner !' Alors on me gronda. Je suis trop jeune pour donner mon opinion ainsi (pourquoi me la demandent-on ?), c'est un esprit de critique nuisible et ridicule, etc . . . » (p. 73). On voit d'ailleurs que ces convenances vont dans les moindres détails afin de mouler une personnalité : « On me reproche mon écriture qu'on trouve laide ». (p. 24) Ce jugement de valeur noté de la part d'une jeune fille qui est au courant des recherches en graphologie (p. 80), souligne bien qu'avoir une belle écriture, c'est se conformer à un mode de paraître standard qui devient une seconde nature. Tous les codes, codes de politesse, gestuels vestimentaires, sans parler des fréquentations, fonctionnent dans le but de contrôler au maximum Henriette et de lui faire accepter un certain rang et une place particulière dans une société qui doit changer le moins possible. On voit donc bien, à travers le *Journal*, les limites de la contestation libérale : « À ma surprise, j'y rencontrai Maurice à qui j'aurais volontiers sauté au cou si nous étions des sauvages. Mais les



convenances, mademoiselle. C'est un garçon et on n'embrasse pas ça les garçons. Pourquoi ? » (p. 28) Ainsi, ces quelques réflexions, toutes proportions gardées, pourraient encore être écrites par bien des jeunes filles de 15 ans<sup>1</sup> de nos jours. Et c'est, entre autres, ce qui fait l'actualité extraordinaire de ce texte que l'on se plaira à considérer comme beaucoup plus important qu'*Angéline de Montbrun*, par exemple.

Mais il faut bien voir que ce journal va beaucoup plus loin qu'un simple traité de l'éducation des jeunes filles car il manifeste, de la part d'Henriette, un questionnement permanent et ce, à tous les niveaux. Les parents, le couvent, la société n'ont donc pas réussi, ou pas réussi complètement, à obtenir ce qui est recherché habituellement, c'est-à-dire que l'individu se censure lui-même ou refoule ses aspirations, véritable agonie de l'esprit critique et de l'intelligence jusqu'à ce que névrose ou conformité totale s'en suivent. Il est symptomatique, d'ailleurs, qu'Henriette soit consciente du danger car au sujet de son écriture elle ajoute : « Si je voulais m'appliquer un peu, je réussis peut-être à la rendre au moins passable. Je n'ai rien promis . . . Je fais le moins de promesses possible. » (p. 24). (voir aussi p. 80). Ces remarques sont l'indice de réflexions beaucoup plus profondes qui la mènent fort loin notamment au sujet du décès de deux adolescents morts à 20 et 22 ans de typhoïde ou encore au sujet de la petite Rosalie qui agonise pendant 6 jours dans des souffrances terribles : « C'est navrant et si peu comme une plainte d'enfant ce long cri perçant. Dieu ! Vois-tu ? Entends-tu ? Et tu pourrais la soulager, la faire mourir sans la torturer. Et tu veux qu'on t'aime parce que Tu es bon ! . . . Pardonne moi, mais je ne puis comprendre. » (p. 162). Voilà des phrases qui en disent long et qui nous situent bien loin de la belle mort de l'enfant et de l'acceptation si sereine de celle-ci par le père dans *Pour la patrie* de J-P. Tardivel (1897) par exemple. Henriette annonce parfois les réflexions d'André Langevin (*Poussière sur la ville*) ou d'Albert Camus (*La peste*). Même si ce ne sont que des remarques passagères, elles ne peuvent que rendre ridicule l'enthousiasme de la soeur au couvent

qui « parlait même du bonheur que j'aurais, moi, à mourir jeune ». J'ai clamé son ardeur ». (p. 140)

Toutefois, il est intéressant de noter la permanente ambivalence d'Henriette qui n'accepte pas la souffrance, qui se révolte mais qui finit par retrouver la foi après le doute : « J'ai été coupable de douter de la bonté de Dieu et de me révolter contre ce qu'Il veut. J'ai entrevu le Vrai. » (p. 162). Cette démarche est à retenir car elle se manifeste aussi dans l'attitude d'Henriette face à la société, face à l'amour et en particulier face à Maurice. Il est certain que, vis-à-vis de la société, comme face à la religion, on lit une libre penseuse. Cette liberté représente, à l'époque, un péché abominable contre lequel s'acharne sans relâche Monseigneur Bourget dans ses *Mandements*<sup>2</sup>. Cette libre pensée s'affirme, entre autres, face à l'autorité puisqu'Henriette affirme que celle-ci commet l'injustice et qu'il ne faut pas se soumettre à elle dans ce cas : « ce n'est pas mal de dire la vérité, ce n'est pas mal de blâmer l'injustice. Tant pis si c'est l'autorité qui la commet. Je ne puis pas me soumettre mollement, lâchement . . . » (p. 93). Tout de suite elle ajoute cependant « Ô mon coeur, tout en révolte, tout vilain . . . ». Elle affirme encore plus loin : « C'est le monde entier qu'il faudrait réformer » (p. 136). Puis elle continue « et si nous commençons l'oeuvre de réforme par toi. » Tout le *Journal* dévoile en filigrane, comme la plupart des journaux intimes, l'ambiguïté fondamentale d'un être qui tente de résoudre les contradictions et qui ne peut se raccrocher qu'aux mythes et aux croyances contre lesquels il lutte, car il n'y a rien d'autre. Il est donc bien intéressant, dans cette optique, de lire la préface de Louise Saint-Jacques-Dechène à cette édition où elle affirme au sujet du *Journal* : « Nous sommes loin de l'image stéréotypée d'un Canada français en marge du monde, où les valeurs traditionnelles sont conservées intactes, où les classes sociales sont à peine différenciées, où la paroisse est l'unique pôle de sociabilité. » (p. 16). Certes, ceci n'est pas faux mais il faut en même temps comprendre que le *Journal* d'Henriette manifeste la présence des forces qui moulent une personne et la conforment à la norme. Il faut voir qu'Henriette n'a d'autre choix, n'a



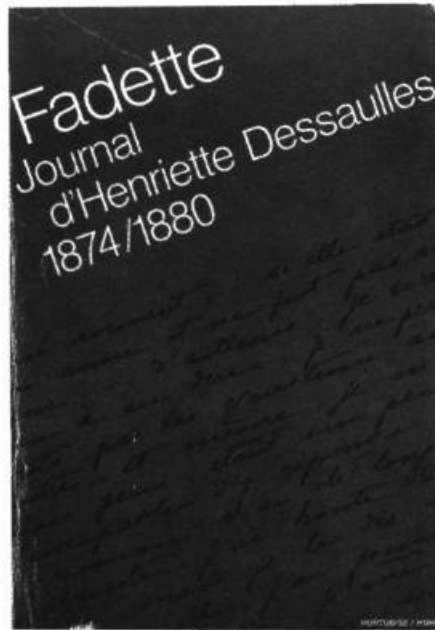
Henriette jeune femme.

d'autre possibilité que d'intégrer cette norme. Elle reprend d'ailleurs directement le système de valeurs propre à sa société quand il s'agit de l'attitude face aux pauvres. Elle leur fait l'aumône avec beaucoup de gentillesse (p. 196) et révèle le comportement habituel de la personne qui fait la charité. Elle ajoute même le petit cliché connu concernant la « propreté » de ses pauvres. Il est certain que dans toute la littérature, les seuls pauvres sympathiques et qui méritent l'aumône, sont ceux qui sont propres et qui donc, dans les limites très restreintes de leurs faibles moyens, participent encore d'une culture bourgeoise commune, où ordre et soumission à celui-ci, où discipline et acceptation, sont de mise. Pitié, possession (« j'ai vu mes pauvres ce matin ») (p. 200) (p. 320) et inefficacité (« les bébés maigres et qui ont froid. Je les prends dans mes bras ») (p. 320) se manifestent, ici, comme dans le roman de politique-fiction qui paraîtra plus tard et qui s'intitule *Pour la patrie*. Jamais il ne lui vient à l'idée qu'un changement social pourrait peut-être améliorer le sort de ces gens. L'idée de progrès<sup>3</sup> n'a pas encore fait véritablement son chemin ici, ni un de ses corollaires, voulant que chacun a droit au bien-être sur terre. Au contraire, tout se passe comme dans les autres textes. L'acceptation de la pauvreté des autres transparaît toujours, d'autant plus qu'on



a espoir que le ciel leur sera grand ouvert. L'individualité et l'accès aux bienfaits de la terre, dont Henriette jouit, n'est que la résultante d'un état de fait que l'on ne discute pas.

Tout un univers s'impose donc à nous à travers Henriette et ses frustrations, ses attitudes, ses joies. La relation avec Maurice, qu'elle aime passionnément, vaut aussi la peine d'être analysée. Parents et société se liguent pour séparer les deux adolescents (Rien de neuf non plus aujourd'hui) : « Oh ! les conventions, l'étiquette, la forme. Que c'est horrible et comprimant. Que ne peut-on vivre vraiment libre et aimer au grand jour sans souci des remarques et de l'opinion. » (p. 243). Toutefois, assez vite, on voit nettement qu'Henriette a intégré au cours de son évolution, certains interdits ou certaines attitudes et qu'elle risque aussi de faire échouer cet amour en faisant souffrir Maurice et en se faisant souffrir : « Mon aimé, si je ne craignais de te faire de la peine je te demanderais de cesser ces caresses . . . et cependant je les aime, je les désire et je ne sais pas pourquoi je veux en même temps que je ne veux pas. » (p. 241) ; « Oui, je sais bien qu'il m'aime, mais alors pourquoi me torturer ? Je le demande et moi qui l'adore, je suis capable de lui répondre de ce ton glacial et cérémonieux, de le regarder sans paraître le voir et peut-être se demande-t-il comme moi 'pourquoi' ? » (p. 248). Voilà qui est clair et qui marque bien des limites infranchissables. Désir de liberté et per-



sonnalité sont encadrés quasi-définitivement : « Notre tendresse pour papa n'a pu aider la nôtre à s'exprimer, elle a été coupée par toute la froideur ambiante, même avec Maurice, je ne suis pas à l'aise toujours . . . une timidité pénible m'étreint la gorge et le coeur . . . Il va falloir essayer de me refaire, car mon coeur se cache trop aisément, derrière tant de mutisme, et je suis certaine qu'on ne me devine pas comme je suis, compatissante et compréhensive. » (p. 324). C'est sur ces phrases terribles que se termine ce journal. Expression des sentiments refoulée, esprit critique brimé, stéréo-

types intégrés (p. 306) en partie, et de plus en plus au fur et à mesure qu'Henriette va vers l'âge adulte, voilà ce que nous découvrons au fil des jours et des pages dans ce journal qui, malgré tout, se termine dans le bonheur. Henriette va épouser, en effet, celui qu'elle a toujours aimée. De plus, cet amour pour Maurice s'ouvre sur une volonté de se redéfinir « sans pommier interdit, sans démons menteurs et sans Ève désobéissante et curieuse. » (p. 325)

Relire ce journal est une chose, le lire et le faire lire en est une autre beaucoup plus souhaitable. Voilà, en effet, un texte à faire lire et à enseigner dans les écoles ou les universités plutôt que de reprendre encore et toujours les classiques tel *Angéline de Montbrun*. De même, il serait beaucoup plus souhaitable de prendre connaissance de quelques *Mandements* de Mgr Bourget (tels ceux concernant les mauvais journaux) que de reprendre inlassablement *Les anciens canadiens* ou *Pour la patrie* si l'on veut avoir à faire à des textes d'une haute tenue et si l'on veut comprendre le 19<sup>e</sup> siècle et se comprendre. □

*Fadette, Journal d'Henriette Dessaulles* (1874-1880), Montréal, Hurtubise HMH, 1971, 325 p.

1. E.G. Belotti, *Du côté des petites filles*, Paris, Éd. des femmes, 1973, 251 p.
2. *Ignace Bourget écrivain*, présenté par A. Thério, Montréal, Éd. Jumonville, 1975, 195 p.
3. Voir C. Bazan, *L'idée du progrès*, dans *Carrefour*, vol. 2, n° 2, automne 1980, Ottawa, p. 25-41.

# VOUS AIMEREZ BOUQUINER CHEZ NOUS



## lettre-son

1005 ouest, Laurier, Outremont  
279-6384

### UN CHOIX JUDICIEUX

livres, disques, revues, journaux français et américains